

FIÉVEZ (*Victor-Léon*), Officier de la Force Publique et Inspecteur d'État (Havré, 30.4.1855-Bruxelles, 27.5.1939). Fils de Florent et de Lejeune, Julie.

Fiévez avait fait des études secondaires à Mons et avait acquis, durant sa jeunesse, quelques notions de culture dont il tirera grand profit au cours de sa carrière en Afrique. Militaire de 1875, il s'engage comme volontaire au 7^e régiment de ligne. En juillet 1877, il est nommé sergent. Deux ans plus tard, il se présente à l'examen de sous-lieutenant, qu'il réussit, et passe au 11^e régiment de ligne où il est promu lieutenant en avril 1886.

En 1888, répondant à l'appel du roi Léopold II et suivant en cela l'exemple de son ami Haneuse, il s'engage au service de l'État Indépendant du Congo et quitte Anvers le 19 mars, à bord du « *Coanza* ». Il arrive à Boma le 22 avril et est désigné comme adjoint au capitaine Roget, commandant de la Force publique.

Depuis le massacre du poste des Falls, en 1886, le danger arabe se révélait de plus en plus imminent. Les faibles forces dont disposait le jeune État pour l'affronter étaient insuffisantes ; il fallait les étoffer et les organiser. C'était à cette tâche primordiale que Roget se consacrait depuis deux ans et Fiévez vint le seconder admirablement. Nommé capitaine de la Force publique le 27 octobre 1888, il prend provisoirement la succession de son chef qui rentre en Belgique après avoir accompli déjà un premier terme en Afrique.

Comme il fallait, en ce temps-là, faire face à toutes les nécessités du service avec un personnel très réduit, il est chargé d'exercer simultanément les fonctions de substitut du procureur d'État et bientôt, en janvier 1890, celle de juge suppléant près le tribunal de première instance. Malgré ces tâches absorbantes, il trouve encore des moments de loisir pour s'occuper de cultures et pousser les indigènes à entreprendre diverses plantations.

En avril 1890, Fiévez est appelé à prendre le commandement de Basoko, important camp retranché dont les assises avaient été jetées au début de 1889 par Roget qui était retourné en Afrique pour un deuxième séjour. Situé au confluent du Congo et de l'Aruwimi, ce camp avait été établi sur l'ordre du Roi dans le but d'enrayer les progrès vers l'Ouest de l'invasion arabe et de servir, par la suite, de base d'opérations à l'action répressive qui devait fatalement être entreprise contre eux à plus ou moins brève échéance. A Basoko, Fiévez se montra non seulement un chef et un administrateur avisé, mais il dévoila encore ses qualités d'explorateur averti. Il entreprend plusieurs expéditions à la suite desquelles il relève notamment le cours inférieur de la Lulu et a ainsi l'occasion de constater le magnifique développement des cultures que possèdent les Arabes. Grâce à sa fermeté et à sa diplomatie, il parvient à interdire à ceux-ci le passage de la rivière et, s'inspirant de leurs réalisations, il pousse à l'établissement par les indigènes de plantations de rapport et de cultures vivrières. Après plus de trois ans de travail harassant mais fécond, il rentre en Belgique le 17 septembre 1891. Il est exténué et sa santé gravement compromise ; il lui faudra plus d'un an pour se remettre.

A peine rétabli, il repart pour l'Afrique le 6 mars 1893, alors qu'il vient d'être nommé commissaire de district de première classe et le 1^{er} avril, lendemain de son arrivée à Boma, il est désigné pour commander le district de l'Équateur. Mission importante et délicate entre toutes, car, après les Lothaire et les Peters, il fallait, dans ces régions vastes comme plusieurs fois la Belgique, veiller au recrutement de la Force publique, développer l'organisation administrative par l'établissement de nouveaux postes, pousser plus avant l'exploration du pays, réprimer la pratique, hélas encore trop répandue, de l'anthropophagie et lutter en même temps

contre l'infiltration des bandes arabes qui étaient parvenues à pousser leurs incursions jusque dans la Maringa-Lopori. Fiévez se dépense sans compter et s'efforce de suffire à toutes ces tâches. Il pacifie le Ruki et ses affluents ainsi que la région du lac Tumba qu'il reconnaît en poussant jusqu'au lac Léopold II et réprime, à Iboko, l'opposition des indigènes à l'action civilisatrice des Européens. Il aide encore, en outre, au développement des plantations et des cultures, et ceci semble lui tenir particulièrement à cœur ; c'est de cette époque que datent les premières plantations de caféiers dans la région.

Après avoir étendu, avec la précieuse collaboration de son adjoint Sarrazyn, l'autorité de l'État jusqu'aux limites de l'immense district, il consacre son activité débordante à une tâche d'un genre nouveau mais qui lui devient bien vite familier. Il se découvre architecte et se fait bâtisseur de cités. C'est lui qui construit à Coquilhatville les premières maisons en briques. Il fait de la station un véritable centre de civilisation avec de belles avenues bordées de maisons, coquettes et confortables, entourées de palmiers, qui suscitent l'admiration générale.

Après trois nouvelles années d'un travail inlassable accompli en Afrique, Fiévez rentre au pays le 14 mai 1896.

En récompense de ses brillants états de service, le Roi l'élève, en 1897, au grade d'inspecteur d'État et le charge du commandement des districts de l'Ubangi et des Bangala.

Loin de considérer comme purement honorifiques ces nouvelles fonctions dont l'a investi la confiance royale, Fiévez, en s'embarquant le 6 septembre 1897 pour un troisième séjour au Congo, se propose d'aller vers le nord pacifier le pays des terribles Budja. Il gagne immédiatement Bumba, d'où, avec une poignée de soldats fidèles et bien disciplinés, il entreprend une randonnée audacieuse jusque Yakoma. Traversant des contrées qui sont continuellement en effervescence il doit livrer combat sur combat et finit, après huit mois de luttes incessantes, par gagner Banzyville. C'est cependant grâce à sa ténacité, à sa patience et à sa force de persuasion, bien plus encore que par les armes, qu'il est parvenu à amener les farouches indigènes à se soumettre aux lois de l'État.

En octobre 1899, son dernier terme arrive à expiration ; il redescend vers Boma et s'embarque le 8 novembre à bord du « *Léopoldville* » qui le ramène à Anvers le 27.

Fiévez avait rédigé, sur le district de l'Équateur des notes qu'il avait rassemblées et qui parurent en 1895 dans « *Le Congo illustré* ». Il avait également publié en 1896, dans « *La Belgique coloniale* » la relation de son expédition : « *Du lac Tumba au lac Léopold II* ».

La carrière africaine de Léon Fiévez, marquée du sceau d'un travail ardu et opiniâtre accompli avec un sens aigu des responsabilités et du devoir et un esprit de sacrifice total, constitue une étonnante réalisation de la pensée ardente qu'exprima quelques années plus tard, Jacques d'Arnoux, célèbre aviateur de la guerre 1914-1918 : « La vie est courte... il la faut pleine. » D'autre part, l'exquise bonté avec laquelle il avait accompli son œuvre civilisatrice au Congo avait été judicieusement mise en relief par les noirs qui l'avaient surnommé « *Tâta* » (père).

Rentré d'Afrique, Fiévez avait repris du service dans l'armée métropolitaine ; il fut nommé major au 9^e de ligne, en 1910. Titulaire de l'Étoile de service à trois raies et de la Médaille commémorative du Congo, il était également officier de l'Ordre Royal du Lion et de l'Ordre de Léopold.

6 octobre 1951.
A. Lacroix.

F. Masoin, *Hist. de l'É.I.C.*, 2 vol. Namur, 1913, I, pp. 99 et 180 ; II, pp. 127 et 255. — A. Chapaux,

Le Congo, Éd. Ch. Rozez, Brux., 1894, pp. 627, 633 et 635. — H. Depester, *Les pionniers belges au Congo*, Éd. Duculot, Taminés, 1937, p. 71. — *Bull. de l'Ass. des Vétérans colon.*, juillet, 1939, pp. 13-14. — *La Trib. cong.*, 15 juin 1939, p. 2. — Delcommune, *Vingt années de vie africaine*, 2 vol. Larcier, Brux., 1922, II, p. 15. — C. Boulger, *The Congo State*, London, 1898, p. 211. — *A nos Héros coloniaux morts pour la civilisation*, pp. 208 et 210.